

étroits de l'anglicanisme se sentent vaincus par la largeur des vûes d'O'Connell. Contre de semblables idées d'ordre et de liberté partagées par une nation entière, les conseillers de la reine Victoria, malgré les paroles qu'ils ont mises dans la bouche royale à la dernière clôture du parlement, comprennent, l'impuissance de la force brutale. Le despotisme anglican est donc accablé en Irlande dans ses derniers retranchements par le génie d'O'Connell et par la sagesse irlandaise.

La division qui vient d'éclater, en Ecosse; dans le presbytérianisme, témoigne énergiquement de l'impatience avec laquelle, là aussi, les consciences supportent la dépendance de pouvoir politique. Lorsque John Knox, en 1560, chassa, dans ce pays, les corbeaux de leurs nids, comme il disait en plaisantant avec un si bon goût, c'est-à-dire substitua le calvinisme au catholicisme, la soumission des schismatiques à l'ordre temporel fut exigée par l'aristocratie écossaise. Quand le presbytérianisme se constitua définitivement en 1592, les ministres réunis d'un district composèrent un tribunal appelé *presbytère* chargé de régler la discipline locale et d'examiner les candidats pour les cures vacantes. La réunion de plusieurs presbytères forme un synode, et une assemblée générale, composée de députés élus, se tient annuellement sous la présidence d'un modérateur également élu. Quand une cure vient à vaquer, le patron seigneurial présente un candidat au presbytère; les fidèles doivent ensuite appeler ce candidat, par leur signatures sur une pétition, à devenir leur pasteur. Quelques signatures suffisant pour constater l'appel, cette intervention du peuple, dans le choix des pasteurs, est réellement de peu de valeur. Tous les conflits qui ont agité l'Eglise écossaise n'en ont pas moins eu lieu entre les patrons et le peuple, ou entre les patrons et les pasteurs qui prétendaient désigner eux-mêmes leurs confrères. Les cas de litige étaient portés à l'assemblée générale, et, en dernier ressort, à la chambre des lords. En 1811, un acte du parlement déclara que le presbytère de chaque district était tenu d'accepter tout candidat convenable, présenté par le patron. Au commencement du XVIII^e siècle, les abus que les patrons faisaient de leurs droits provoquèrent une scission de l'Eglise presbytérienne en deux partis, dont l'un voulait confier l'élection du pasteur aux chefs de famille, aux propriétaires fonciers et aux anciens. Cette division intestine menaçait le presbytérianisme d'une ruine prochaine, lorsque l'assemblée générale prit la résolution de nommer elle-même les ministres. Cet acte arbitraire souleva les passions démocratiques :

deux nouvelles scissions se manifestèrent au milieu de cette anarchie. Mais ensuite se forma le parti des *modérés*, à la tête desquels figura, avec succès pour leur cause, l'historien Robertson. La paix fut la conséquence de la soumission de l'Eglise écossaise à l'Etat.

En 1832, cette église subit l'influence des passions politiques, et les ministres proposèrent un projet de loi qui tendait à substituer un *vetu* populaire au patronage laïque. Le *vetu*, appuyé et soutenu par les ministres extra-légaux de paroisses nouvelles, fondées pour répondre à l'accroissement de la population, obtint la majorité. Sur la proposition de lord Moncrieff, l'assemblée générale adopta aussi une motion basée sur le principe qu'on ne saurait forcer une paroisse à admettre un pasteur malgré elle. Le docteur Chalmers était à la tête des promoteurs du *vetu*.

Cependant lord Kinnoull soutint le droit de patronage seigneurial; et obtint de la juridiction civile gain de cause en faveur de ses prétentions. La chambre des lords confirma deux fois ce jugement. De là la séparation qui vient d'éclater dans le presbytérianisme, dont une partie, par l'organe du docteur Chalmers, refuse de reconnaître la juridiction des cours civiles en matières spirituelles parce que ce serait livrer l'indépendance de l'Eglise. Voilà donc l'Eglise légale en Ecosse.

Enfin, au sein même de l'Eglise anglicane, le puseïsme demande que l'Eglise soit affranchie de la servitude de l'Etat. Cette doctrine, au reste, se distingue essentiellement des innombrables sectes qui divisent l'anglicanisme; car on peut la définir : une tendance de retour aux traditions catholiques. Elle adopte volontiers la maxime de Vincent de Lérins : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*. A l'exemple du savant professeur d'hébreu à l'Université d'Oxford, dont il a emprunté le nom, c'est par l'étude grave et approfondie des Pères, de l'histoire de l'Eglise et de son antique liturgie, que procède le puseïsme dans sa part de démolition de l'erreur anglicane. Cette étude, faite de bonne foi et poursuivie avec ardeur, dans le désir sincère de s'éclairer, a conduit le docteur Pusey et ses adhérents à entrer dans la voie de la tradition catholique, à admettre la foi en la présence réelle et au sacrifice quotidien, et la doctrine de la justification, à reprendre même la pratique de la confession, aussi bien que celle des jeûnes et des retraites spirituelles, à considérer les sacrements comme des canaux de la grâce surnaturelle; à prier pour les morts, et à célébrer les fêtes des saints, afin de participer, suivant leur propre expression, aux prières que ces bienheureux

esprits offrent jour et nuit devant le trône du Très-Haut. Les puseystes desireront aussi le rétablissement des ordres monastiques; leurs convictions, puisées aux sources même de l'immuable vérité, sont donc autant de réfutations du protestantisme et de la fausse Réforme. Et ce sont les professeurs les plus instruits, les plus éclairés des universités anglicanes, ce sont des hommes d'étude et de science, que le résultat de travaux consciencieux a forcés à confesser qu'ils ont été eux-mêmes les apôtres de l'erreur, lorsqu'ils soutenaient celle qu'on enseigne dans ces universités !

En effet, les mêmes docteurs d'Oxford qui écrivaient en 1834 : " Le sacrifice de la messe est une pure corruption, sans fondement dans l'Ecriture ou dans l'antiquité, blasphématoire et pleine de périls," imprimèrent en 1843, dans le *British Critic*, qui est le journal des puseystes : " On doit multiplier, au lieu de diminuer, les occasions de la sainte communion, afin que le sacrifice quotidien, que l'esprit de l'Antéchrist a aboli du sanctuaire, soit rétabli de nouveau sur tout autel chrétien." Le docteur Pusey ne vient-il pas enfin, en mai dernier, de prêcher dans l'église du Christ, au sein et à la face de l'Université d'Oxford, un sermon où la doctrine de la présence réelle est professée dans les termes mêmes des Pères l'Eglise ! Le texte de ce sermon, devenu célèbre par la condamnation dont a prétendu le frapper le vice-chancelier d'Oxford, est ce verset de l'Evangile de saint Mathieu : *Ceci est mon sang du nouveau testament, qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés*. Quand le docteur Pusey a fait imprimer depuis son sermon, il y a joint une préface où on lit : " Je crois que les éléments demeurent dans leur propre substance." Ces paroles d'une timide réserve prouvent que, jusqu'à présent, le puseïsme dans la personne de son auteur; tout en reconnaissant la présence réelle, nie encore la transsubstantiation. Mais ne nous est-il pas permis d'espérer raisonnablement qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin, lorsque nous lisons dans la *Revue d'Edimbourg* du mois d'avril de cette année : " M. Isaac Taylor a montré, dans son puissant et savant ouvrage, que les puseystes d'Oxford doivent, ou revenir aux principes du protestantisme, ou pousser beaucoup plus avant leur système ? Si l'on en peut juger par certaines démonstrations récentes, ils sont pleinement disposés à prendre ce dernier parti." Cette même publication établit aussi que le retour au catholicisme romain doit être la conséquence naturelle des prémisses posées par les fondateurs du puseïsme et adoptées par leurs nombreux disciples. On s'achemine de cette conclu-